

Dès que l'eau coulait, les ménagères accouraient chercher des seaux d'eau et se mettaient à nettoyer les « coulants » devant leurs portes. A grands coups de balai, elles faisaient couler tout ce qui stagnait dans ces égoûts à ciel ouvert. Il n'y en avait pas d'autres sur le rocher de Luxembourg. Il faut croire que cette occupation était pleine de charme, puisque ma sœur THÉRESE, quand elle avait cinq ou six ans, n'avait d'autre ambition que de se faire acheter un balai à sa taille pour tenir sa partie dans le concert de balayage. Du moins, cela m'a été raconté ainsi.

Prenait-on des bains à Luxembourg ? Eh bien, je crois que les vieux Luxembourgeois mouraient avec leur crasse de lait ! Il y avait bien un établissement de bains au Pfaffenthal ou au Grund, mais si primitif que l'on hésitait à aller se tremper dans l'égoût qu'était l'Alzette, après son passage dans les faubourgs.

En fait de bains, dans mon enfance, je ne me souviens que des bains de Moselle à Grevenmacher, et des bains de Mondorf où maman nous emmenait faire des cures, je ne dis pas tous les ans, mais assez souvent. Même la toilette journalière était assez précaire. On ne savait rien d'un seau et d'un broc individuels. On avait une cruche qui pouvait contenir un litre d'eau, une cuvette de même. La femme de chambre passait deux fois par jour pour vider les eaux sales, et c'était tout. — Chez tout le monde il en était de même, on ne savait rien de mieux.

Quand Luxembourg perdit son rang de forteresse de 1<sup>re</sup> classe, elle fut humiliée. Mais le premier coup de pioche n'était pas donné dans les remparts, qu'elle comprit qu'elle allait gagner en bien-être ce qu'elle perdait en farouche fierté.

On aurait dit des enfants délivrés d'un mentor sévère. On ne savait plus que faire pour se prouver à soi-même qu'on était libre, que l'on pouvait faire ce qu'on voulait, que l'on était son propre maître. — Pour commencer on démolit le bâtiment du Puits rouge et celui de la place d'Armes. Je pense que le puits fut voté. En tout cas la place qu'il occupait fut nivelée et pavée. On installa des conduites d'eau, on construisit des réservoirs près du couvent des rédemptoristes, on fora un puits, on y installa des pompes à vapeur. Pendant le temps où mon père était conseiller communal, il fut chargé de la surveillance de ces pompes. Matin et soir, une eau pure lavait les « coulants » des rues. Nous habitions déjà la ville (1869) quand on parla de bains publics. Ce fut tout une affaire.

On nomma une commission qui se réunit un nombre illimité de fois. A la fin elle accoucha de l'organisation suivante : le bâtiment se composerait d'un rez-de-chaussée de la forme d'un H. Il y aurait d'un côté les bains pour les hommes, et de l'autre les bains pour dames ; une séparation entre les 1<sup>res</sup> classes et les 2<sup>mes</sup> de chaque sexe. Il n'y avait qu'une classe de douches par section. La perception du prix se faisait dans le milieu de l'H ; un percepteur unique, mais un guichet